

Zeitschrift: Jeunesse et sport : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin
Herausgeber: École fédérale de gymnastique et de sport Macolin
Band: 27 (1970)
Heft: 5

Artikel: Le sport, la littérature et la vie
Autor: Naudin, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-997405>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Pierre Naudin

Présentation par Yves Jeannotat

Pour mieux comprendre l'écrivain, dont les plus éminents critiques placent l'oeuvre au niveau de celle des grands romanciers américains Steinbeck et Hemingway, pour mieux comprendre le sportif qui fut, durant de longues années un redoutable animateur de courses cyclistes pour amateurs, avant de devenir un coureur à pied respecté, aujourd'hui encore, pour sa volonté et son endurance, il faut d'abord connaître l'homme. Cet homme, Pierre Naudin, je le connais bien ! Il est pour moi plus qu'un maître, plus qu'un exemple, plus qu'un confident: c'est un ami !

Dès le jour où je l'ai rencontré pour la première fois sur la petite piste de l'Institut national des sports, à Paris, et jusqu'à aujourd'hui, j'ai marché à sa rencontre avec une confiance et une admiration sans cesse grandissantes. Intransigeant envers lui-même, il l'est aussi envers les autres. Il n'admet pas le compromis; il abhorre l'hypocrisie; il déteste les partis pris; il déplore l'injustice. L'homme devient faible lorsqu'il se dissocie. Je n'ai pas rencontré, en lui, l'ouvrier, ni l'écrivain, ni l'athlète, ni le père de famille, mais un être d'une rare plénitude pour qui travail, sport, amour forment un tout indissoluble.

Pierre Naudin ne parle que de ce qu'il connaît bien ! C'est parce qu'il vient du peuple, qu'il le dépeint si bien. Après une jeunesse difficile, il connut, lui aussi, les jours trop longs des petits ouvriers français de l'après-guerre. Pour s'en sortir, il fit tous les métiers: tourneur, employé à la Caisse des dépôts et consignations, contrôleur laitier et débardeur sur les quais d'Austerlitz. Il fallut beaucoup de hasards et il dut considérablement violenter sa nature trop droite, pour accepter, sans autre, «tant» de concessions, avant qu'il n'entre dans les «écritures», où il se sent vraiment chez lui. Hélas ! Là peut-être plus qu'ailleurs, sa franchise, sa lucidité, son jugement froid et direct lui valurent fréquemment d'être «remercié en douceur» !

D'emblée, pourtant, son talent d'écrivain fut salué avec enthousiasme. On reconnut en lui, dans les milieux spécialisés, celui qui ferait connaître aux Français «La langue drue et le réalisme saisissant» du nouveau roman américain. «Scènes et portraits de la vie sportive», «Les mauvaises routes», «La femme du boxeur», «Les quatre fers en l'air» avaient contribué à bien asseoir sa réputation. Le fait qu'il mit chaque fois en scène des personnages dont les liens de parenté marquaient une suite et un enchaînement évident, laissait entrevoir un plan de création bien mûri.

Brusquement, pourtant, sa carrière littéraire fut menacée. Le sport met l'homme à nu devant l'homme. Comment accepter la fourberie, la tricherie, la malhonnêteté dans un domaine où la lutte se livre à armes égales ? Comment accepter, surtout, qu'on se serve de l'athlète, et du champion en particulier, comme d'un paravent derrière lequel peuvent prendre abri les pires complots ? Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on défie, en certains milieux, les champions, pour mieux masquer les faiblesses de ceux qui tirent les ficelles. Par la «Foire aux muscles», Pierre Naudin voulut faire le procès du sport français. Mal lui en prit. Il ne fut pas épargné et les portes se fermèrent, dès lors, devant lui, avec d'autant plus d'éclat qu'il avait visé haut.

Mais il continuait à écrire ! Ses manuscrits seraient-ils désormais condamnés à meubler le grenier de la petite maison qu'il élevait pierre à pierre avec sa femme et sa fille, dans un quartier perdu de Choisy-le-Roi, sa banlieue natale ?

Des années, de longues années s'écoulèrent. On lui disait, dans les plus grandes maisons d'édition: «Très bon roman !... Plus tard, peut-être...» Il dut attendre jusqu'en 1968 pour voir paraître, aux Editions Rencontre, «Les dernières foulées», nouvel élément de ce qu'il voudrait être sa «grande suite»... sa «comédie du sport» ! Ce fut un franc succès et bien des mains se tendirent à nouveau qui s'étaient fermées jusque-là par crainte, peut-être, par lâcheté, sûrement. Un autre roman: «Les voyageurs pour Avignon», va sortir incessamment, toujours aux Editions Rencontre.

Bien que très incomplète, cette brève présentation de Pierre Naudin rendra plus facile la compréhension de l'article qu'il a bien voulu rédiger tout spécialement pour «Jeunesse et Sport». Naudin ne cherche pas à amoindrir le prestige du champion, il veut détruire son mythe. Il n'a aucune envie de lui faire mal dans sa chair, il veut briser la statue qui en fait un «veau d'or». Le champion, avec ses qualités qu'il s'applique à développer, avec ses défauts aussi, qu'il essaie de corriger, reste un être fragile; d'autant plus fragile que le succès, la renommée, la gloire, le mettent en contact avec des milieux qu'il ne connaît pas et qui lui conviennent rarement.

Le champion n'est admirable qu'en ce qu'il a d'admirable: c'est tellement mieux ainsi. Cela lui évite de devenir un de ces monstres sacrés qui font peur et qui aveuglent.

Le sport, la littérature et la vie

par Pierre Naudin

«Les ennemis du sport sont terribles», s'écriait autrefois Jean Giraudoux, «ils nous obligent à parler du sport.»

Voilà bien une phrase équivoque. Les ennemis du sport, qui furent et demeurent peu nombreux, n'ont jamais contraint les sportifs à fignoler des plaidoyers en sa faveur. Ce sont ces derniers qui l'ont encensé, parfois même en certaines périodes où il se trouvait dévalué à la suite d'un événement «regrettable» et dont ils portaient seuls la responsabilité.

Les sportifs méconnaissent l'humilité.

J'ai toujours cru discerner dans cette obligation à parler du sport dont se plaignait Giraudoux, à la fois un

agacement et une gêne. En ce qui me concerne, je ne crains pas d'en discuter franchement, objectivement. Si le sport et les sportifs se discréditent çà et là, je ne m'évertue jamais à les défendre, puisque les actes et les pratiques répréhensibles sont les conséquences de déviations qui furent souhaitées, encouragées, et de mœurs désormais irrémédiables. Le sport, pour moi, n'est pas la panacée. Il n'est pas non plus une religion; sa prétendue morale m'est suspecte.

A vrai dire, il est très difficile de formuler les raisons de sa sportivité, et l'embarras de l'auteur d'«Ondine» prouve qu'il ne pouvait, sans ressentir quelque malaise, disserter sérieusement sur ce sujet parce qu'il le

savait impur. Le sport, pourtant, dans la courte période située entre 1918 et 1940, suscita moins d'excès et de controverses qu'à notre époque. L'argent n'avait pas alors tout corrompu en ce domaine et les scandales qui éclataient de loin en loin (même la fumeuse «affaire Ladoumègue» où Giraudoux défendit l'athlète coupable) semblent bénins comparés à ceux d'aujourd'hui. Certains journalistes les connaissent; quelques-uns sont prêts à les divulguer mais leur chef de rubrique ou leur rédacteur en chef, qui tient à sa tranquillité et à l'estime de ses patrons, se charge de réprouver leur zèle, voire, tout simplement, leur goût de l'équité. Chercher la vérité pour la dire a cessé d'être la qualité professionnelle essentielle du journaliste (1). Cependant, qu'un reporter obtienne soudain le «feu vert», et c'est la ruée chez ses confrères: on chuchotait à la laisse, attendant des preuves ou une approbation? Détaché, on jappe ou on rugit. Les typographes des quotidiens et des hebdomadaires dits «à grand tirage» peuvent se livrer à une orgie de majuscules.

Un nouveau type d'individu

Prouver que le sport a lui aussi ses maladies honteuses, est-ce nuire à sa réputation? Non. Rien d'ailleurs ne peut affecter les tenants du sport, et les pires excès sont pour eux péchés véniels.

Cette renommée de loisir bénéfique et irréprochable fut faite au sport, en France, par des intellectuels qui se prétendaient «sportifs» mais qui ne l'étaient guère. Certains même n'avaient jamais pratiqué; ils ne «voyaient» le sport qu'en spectateurs snobs et occasionnels. C'est de leurs élucubrations que naquit ce nouveau type d'individu, le sportif, un être exemplaire, admirable à tous égards et incapable de la plus infime vilénie: l'archétype du citoyen, le parangon de l'énergie, le canon des beautés physiques et morale.

Un mythe

J'affirme, moi, que le «mens sana in corpore sano» que l'on nous sert encore dans certains ouvrages au prosélytisme maladroit, et dont on leste la plupart des discours ministériels est un leurre. Plus je vieillis, plus je participe à des compétitions, et plus je constate que le sport ne développe et n'hypertrophie que des muscles. Il n'est même pas certain qu'il transmue dans l'effort les plus vilains caractères: le sport, qui est fondamentalement un jeu, a ses combinards, ses brutes et ses tricheurs.

Le factice et la réalité me semblent, en sport (et Giraudoux le savait bien, d'où son cri!), dans un état d'inéquilibre constant. La performance masque l'athlète, et l'athlète n'est qu'un rôle dépouillé, momentané, joué par l'homme, la femme, l'adolescent et la jeune fille; rôle choisi, très différent de celui qu'ils tiennent obligatoirement dans la société. Rôle qu'ils interprètent par plaisir, quelles que soient leurs aptitudes à en surmonter les difficultés.

Il existe d'ailleurs trois versions morales de l'athlète: celui d'avant l'épreuve, celui de l'épreuve et celui d'après l'épreuve. Et deux versions physiques, elles aussi très dissemblables: avec et sans le survêtement.

(1) En octobre 1956, j'ai dû démissionner de «Franc-Tireur», où j'étais employé aux informations générales, après que l'on eut trop souvent remanié, sans me consulter, mes articles, afin de me faire dire le contraire de ce que j'avais écrit. Comme je m'insurgeais contre les mensonges publiés sous ma signature et protestais de ma scrupuleuse honnêteté et de ma conscience professionnelle, le rédacteur en chef, Georges Altman, aujourd'hui disparu, s'esclaffa et me répondit: «C'est bien ce que je pensais: vous êtes un naïf!» D'autres faits, ailleurs, m'ont édifié sur la «liberté d'expression», et c'est pourquoi j'accueille désormais toutes les «nouvelles» et leurs commentaires filandreux avec le scepticisme que l'on devine.

Je crois être en mesure de définir le caractère d'un compagnon du stade à le voir, dans les vestiaires, ouvrir son sac, à regarder l'état de sa tenue de sport, puis la façon dont, après l'avoir portée, il la range à la fin de la compétition.

De même que le survêtement dissimule la véritable personnalité du sportif, qui n'est lui-même que dans l'effort, du moins en principe, le résultat dissimule trop fréquemment ses qualités intrinsèques: les moyens de gagner varient et l'on sait que la tactique et l'état de la forme étant parfois insuffisants, il en existe de frauduleux tels que le doping.

L'enjolivure rédactionnelle et les trémolos verbaux des journalistes spécialisés magnifient quelquefois l'acte le moins étonnant, mieux: le plus naturel (compte tenu de sa difficile maturation) et la pensée la plus médiocre. La vérité du sport, trop souvent fallacieuse, abolit la vérité humaine et, pour moi, c'est celle-ci qui importe.

Le sport défigure et transfigure. La déification du vainqueur-d'une-grande-épreuve ou de ses meilleurs participants (2) est ce qui m'exaspère le plus, car nombreux sont ceux qui ont perdu, dans le maniement des éloges, le sens de la mesure: le sport a ses camelots; il a aussi ses courtisans et ses proxénètes.

Enfin, le «Il n'y a que le résultat qui compte» est une formule génératrice d'abus de toutes sortes. Si seuls les résultats spectaculaires importaient, combien recenserions-nous de pratiquants dans le monde? Assurément pas des millions, mais seulement quelques milliers.

Où sont les ennemis ?

Est-ce pour essayer de convaincre les ennemis du sport des bienfaits de la pratique sportive et des vertus des pratiquants que Jean Giraudoux écrivit un petit ouvrage sur le sport, dans la collection «Notes et Maximes» créée par Hachette en 1928? Non, certainement. Le contenu du livre prouve qu'il s'agit là d'une oeuvre de commande, écrite en hâte, et non du bilan, fût-il succinct, d'une expérience longtemps vécue. C'est une succession d'aphorismes faciles, de lieux communs, de paradoxes et d'évidences habilement présentés. Ces pirouettes littéraires sont indignes de l'auteur de «Suzanne et le Pacifique», indignes du dramaturge de «La Guerre de Troie n'aura pas lieu»; elles sont indignes aussi du journaliste sportif. En effet, Jean Giraudoux, ancien athlète universitaire, avait pris aux «Annales» la succession de Jacques Mortane. Chaque semaine ou presque, face à un événement du sport, il défendait un point de vue qui très souvent était celui du bon sens. Pourquoi fallut-il donc qu'il contrebalançât tant de connaissance, de talent et de mérite, lui, le sportif, en rédigeant ces quelques pages de platitudes damasquinées, ici et là, par des trouvailles heureuses? Nous ne le saurons jamais, mais peut-être ce prosateur exquis d'ordinaire ne voulut-il contrarier personne en exprimant ce qu'il ressentait profondément pour le sport: cet enthousiasme vivifiant entrecoupé de dégoûts lorsque de malsaines effervescences prouvaient que les sportifs n'étaient que des êtres humains, et quelques-uns les plus mauvais d'entre-eux.

Je demeure persuadé que s'il fallait dénombrer les véritables ennemis du sport, on les découvrirait surtout chez les sportifs, tant chez les zéloteurs, les supporters qui ne pratiquent pas mais réclament, exigent des performances (dirigeants fédéraux, dirigeants de club, entraîneurs, journalistes) que chez les athlètes transformés en «condottieri» avides de victoires par les championnats, les Coupes, les compétitions importantes et les divers profits qui en résultent.

(2) N'a-t-on pas titré un film: «Les Dieux du Stade» et un autre «Les Dieux du Dimanche?»

Naguère, le sport était un jeu propagateur d'un singulier bien-être. Désormais, c'est moins un jeu qu'une occupation, et la notion de plaisir a cessé d'y être prépondérante. S'il n'est une profession, c'est tout de même, pour les plus doués, un moyen d'arriver à glaner quelques privilèges favorisant le mode de vie. La passion sportive ne se justifie plus par l'assouvissement d'un plaisir qui — Pierre Frayssinet l'a prouvé — est d'essence esthétique (3): c'est très souvent la vanité qui porte les efforts à un paroxysme quelquefois dangereux (4).

On souhaiterait certes, et moi le tout premier, que le sport ait engendré des types humains exemplaires, et qu'il n'y eût, dans les associations sportives, que des compagnons irréprochables. Mais son pouvoir est inopérant sur les caractères. J'ai vu maintes fois des concurrents «couper» sur un parcours de cross, tasser des rivaux à la corde, et j'ai cité maints exemples de «défaillances» morales dans un chapitre de «La Foire au Muscle». Certaines tromperies, je l'ai appris après que mon livre eut été édité, furent même en quelque sorte officialisées. Ainsi, avant 1939, deux champions du disque et du poids utilisaient des engins truqués; leurs records sont homologués.

Et s'il n'y avait que des incidents de jeu ! Mais que de chapardages, par exemple, dans les vestiaires où, pourtant, on est entre athlètes. Sur chaque porte de stade figure cet avertissement: Sportifs, attention aux vols ! J'ai été, une semaine après ma démobilisation, victime d'un vol très important dans les vestiaires du stade de Choisy-le-Roi, ma ville natale. Son auteur ne pouvait être qu'un de mes copains. Cet incident, qui réfrigéra longtemps mon altruisme, faillit aussi m'éloigner du sport à tout jamais: à l'armée, où j'avais pourtant côtoyé des truands, je n'avais été victime d'aucun larcin. Je suis resté cinq ans sans pratiquer...

Et je pourrais ici citer deux noms: celui d'un ancien recordman de France du 110 m. haies, enfant chéri des journalistes sportifs, qui dérobaît les portefeuilles de ses coéquipiers et «racheta» son geste (des gestes, devrais-je dire) en allant combattre les Vietnamiens... Etrange rachat, n'est-ce pas?... Et celui d'un de nos meilleurs coureurs qui fut pris récemment sur le fait, dans les vestiaires de l'I.N.S., par un athlète de l'A.S. Préfecture de Police (!) lequel n'osa dénoncer le chapardeur tant le prestige dont il jouit encore est grand ! Avoir tout atteint grâce à ses jambes et, comme le dernier des malandrins, explorer les placards de ses camarades lorsqu'ils se trouvent à l'entraînement !... Cela, dans un roman, provoquerait une réaction du lecteur convaincu qu'un «héros» du sport ne peut être

(3) Pierre Frayssinet: «Le Sport parmi les Beaux-Arts»; Dargaud éditeur.

(4) Cette notion de plaisir, si caractéristique, puisque l'acte sportif quel qu'il soit est pénible, douloureux, est exclue depuis quelques années de l'esprit dans lequel furent organisées les compétitions de vétérans. Il faut se préparer «comme des jeunes» pour «tenir le coup» honorablement dans un peloton.

En France, on devient vétéran à 40 ans. Je connais des hommes de 50 ans et plus qui mènent une vie ascétique et s'entraînent plusieurs heures par jour afin de se distinguer dans les compétitions. Je suis bien certain qu'ils étaient moins ardents dans leur jeunesse. A l'âge où l'on est en principe un homme convenablement installé dans son travail et sa vie familiale; à l'âge, par conséquent, de la détente (et le sport peut y contribuer magnifiquement), ils s'imposent un style de vie rigoureux dans le seul but (puisque la pratique assidue et modérée devrait en soi leur suffire) d'émerger en vainqueur d'un peloton.

Vanité, ou bien retour à une puériorité qui serait comme un dernier sursaut de jeunesse avant la véritable sénescence? Les deux sans doute.

Pour ma part, je m'entraîne moins que convenablement, car le temps me manque. Mais ne me manquerait-il pas que, tout en me préparant mieux, je ne me livrerais pas aux excès musculaires et aux privations de tous ordres de certains de mes rivaux. Le sport est seulement une des bonnes choses que j'aime...

un voyou. Et n'est-ce pas révélateur d'un singulier état d'esprit d'apprendre qu'à l'I.N.S., «sanctuaire» de l'élite du sport français, les vols sont très fréquents ?

Je me suis toujours insurgé contre cette notion fautive et hypocrite du paladin du stade, et je crois que le sport n'a aucune vertu moralisatrice. La sportivité ne signifie pas l'honnêteté qui, elle, est une qualité foncière.

Si, sachant certains champions indignes de la considération dont ils profitent insolemment, la presse employait à leur égard, non pas le ton de la diatribe, mais un langage réservé, tout irait bien. Or, les situations les plus amORALES se trouvent sublimées par la victoire du «sélectionné-qui-sauve-le-prestige-sportif-du-pays» !

Ainsi, on a beaucoup écrit sur l'un de nos meilleurs athlètes, voici quelques années. Les dithyrambes n'étaient jamais trop énormes pour lui. C'était un professionnel, et nul ne l'ignorait. D'autres que lui eussent été disqualifiés pour cent fois moins d'infractions qu'il n'en commettait. On ferma les yeux, à la Fédération, sur toutes les questions pécuniaires et son amateurisme ne fut jamais contesté. Non seulement il servait à prix d'or le chauvinisme français (franchement, c'est un des pires qui soient au monde) qui avait besoin de cocoricos après tant de défaites en maints domaines, mais encore, en avait tant et tant brodé sur lui, on en avait fait un tel héros nécessaire à la vie publique, qu'il fallait continuer coûte que coûte d'entretenir sa légende ! S'il perdait une épreuve importante, il n'était pas vaincu: il capitulait !

Un sujet de roman

Imaginez que j'aie envie d'écrire un nouveau roman et que, las d'avoir des garçons pour personnages centraux, je choisisse une héroïne. «Tiens», pensera un de mes fidèles lecteurs (je commence à en avoir et les salue au passage) «il change... Il a peut-être raison».

Imaginez que je fasse vivre cette héroïne au domicile de son entraîneur, que celui-ci ait dépassé l'âge que pourrait avoir son père, qu'il soit marié, en même temps que l'amant de mon athlète. «Là», songerait le lecteur, «Naudin en rajoute ! C'est scabreux !»

Imaginez que dans ce qu'on peut appeler un championnat du monde, ma créature gagne une épreuve, satisfaisant son manager qui l'a accompagnée, laissant bien entendu sa femme à la maison. «Assez», se dirait le lecteur, «cela devient grotesque... Mais cette épouse, elle est inconsciente ou quoi?... Non: c'est Naudin qui est stupide !»

Imaginez qu'à la suite de cette victoire, je décrive au cours d'un chapitre, une interview de la championne dans laquelle elle dirait: «Je remercie Mme X (la femme de l'entraîneur) parce qu'elle a été très compréhensive (sic) et qu'ainsi elle a contribué à mon succès...» Le lecteur s'esclafferait: «Là, ce n'est plus du roman sérieux, c'est de la bouffonnerie !... Courteline et Feydeau !... Sacré Naudin !»

Imaginez que... j'imagine un journaliste au courant de la situation, et suffisamment pervers pour aller, lui, interviewer la mouche du coach qui bourdonne à la maison, tandis que son mari prend les chronos de leur «protégée» sur le stade. Le reporter soutire à cette femme quelques mots de satisfaction pour le succès, d'ailleurs fort inattendu, de la maîtresse de son mari !

Oui: imaginez, situé dans le domaine du sport, où tout ne tourne pas rond, ce fameux triangle qu'on trouve à la base de la littérature romanesque ! Et imaginez que je termine sur un chapitre-apothéose: après les grands titres et les grandes photos dans les grands magazines, après les cadeaux somptueux, disproportionnés à la nature de l'exploit (chaque victoire, en France, est un exploit: lorsqu'un Tricolore la remporte), la réception à l'Elysée, puis la TV française se surpassant pour

consacrer une très longue émission à notre héroïne. Et pourquoi pas, en conclusion logique, l'octroi de cette Légion d'honneur qui rougit sur tant de revers tant elle a honte de s'y trouver...

Eh bien ! on m'accuserait de cynisme, de noirceur systématique. On me dirait qu'aucune sportive ne ressemble à ma sportive, aucune championne à ma championne, aucun entraîneur à mon entraîneur, aucune femme trompée à l'imbécile que j'ai imaginée (impuisante à jeter hors de chez elle une nymphe musclée à laquelle, sans doute, elle sert de bonne et de cuisinière !), aucun journaliste à mes journalistes...

Oui, oui, imaginez, et rêvez à ce scénario que, par un goût subit de décentralisation, je pourrais, grâce à notre hexagone, situer à Perpignan, Nice, Colmar, Aras, Vannes ou Bordeaux !...

Lorsque Carlos et Smith commirent leur «faute» à Mexico, ce n'est pas dans les pages sportives que l'on put lire les commentaires qu'elle avait provoquée. Ce ne furent pas des journalistes sportifs qui tirèrent les conclusions d'un geste dont il fallait, pour le tolérer, sinon pour l'admettre et même l'approuver, connaître la longue germination. Si ce geste, je ne l'ai pas blâmé, contrairement à tant d'autres «sportifs», c'est que je pense, et cela depuis toujours (depuis l'âge où mes humbles parents se privèrent pour m'acheter ma première bicyclette de course... qui ne coûtait pourtant pas cher !) qu'il ne faut pas dissocier le sport de la vie.

Le sport fait partie de l'existence. Il n'existe pas en marge de notre vie; il peut même en être le centre.

Pourquoi donc les sportifs seraient-ils des êtres «à part»? Ils vivent, et pour cela ils ont chaque jour à résoudre, comme les autres citoyennes, les équations que la vie quotidienne, la vie affective et la vie sexuelle leur dispense. Et leur dignité, pourquoi ne l'affirmeraient-ils pas, si, après l'avoir bafouée, d'autres en tiraient soudain parti ?

Le problème du bien-être (ce bien-être si nécessaire à la décontraction et qui obligatoirement se paye) se pose aux vrais sportifs avec plus d'acuité qu'à n'importe qui, et chacun d'eux, selon son caractère et ses penchants, s'efforce de trouver les solutions les meilleures; elles ne sont pas forcément les plus honnêtes, ni les plus conformistes.

On a vu récemment une idole du cyclisme belge, Rik Van Steenbergen, inculpé dans une affaire de trafic de drogue. On a vu, quelques jours après «ce coup de théâtre», Roger Rivière, autre champion cycliste, condamné à la suite d'une affaire de banqueroute frauduleuse et d'escroquerie. Et des gens de s'étonner; certains de ricaner: «C'étaient pourtant des sportifs !... Des champions !» Oui. Et des professionnels, c'est-à-dire des gens intoxiqués par l'argent.

Ce n'est pas mon but de traiter du professionnalisme. Mais à la suite de ces affaires navrantes, comme à la suite d'autres affaires du même genre où des amateurs étaient compromis, on peut se demander pourquoi l'on s'acharne ici et là, et surtout dans certains journaux «sportifs» (où l'on aurait bien du mal à trouver un article de fond), à maintenir vivace cette mythologie absurde des sportifs et des sportives meilleurs que les autres êtres humains !

Pourquoi cette vanité insane ? Pourquoi ce refus opiniâtre d'associer les réalités de la vie aux réalités du sport... qui ne sont pas nécessairement belles ?

Les noms des deux champions cités ci-dessus apparaissent dans les faits divers. Ils s'y trouvaient en fort mauvaise compagnie. Exclues comme des pestiférés de leur ancienne rubrique; chassés des colonnes sportives avec l'approbation des jeteurs de nouvelles à sensation qui les prenaient en charge et le silence affligeant des aèdes qui, naguère, avaient «chanté» leurs exploits et en avaient fait gaillardement des surhommes.

Pour une littérature vraie

C'est parce qu'elle fut marquée par un fait malheureux hors du sport que la vie d'un Rivière ou d'un Van Steenbergen est devenue digne d'une vie romancée ou d'une biographie. Les gens qui ont trop longtemps été gâtés par le succès réagissent très mal à l'adversité; ils ne savent comment affronter les difficultés de toute condition humaine ordinaire. La récréation (sportive) de jeunesse était devenue une profession de l'âge adulte. Mais comment un jeu pourrait-il être une profession ? Un jour arrive, fatalement, dans l'existence du mercenaire sportif, où la forme étant flétrie, les contrats disparaissent. Il lui faut alors vivre et travailler comme et autant que les autres citoyens dont il s'était détaché, tout en profitant de leur dévotion. Et souvent ses amis et admirateurs s'en détournent.

Et c'est là que le caractère intervient. On s'aperçoit soudain que cette tenacité, ce courage et cette endurance «exemplaires» qui stupéfiaient les foules «sportives» sont différents de la tenacité, du courage et de l'endurance dont nous avons constamment besoin dans notre «compétition sociale» et qui, tout obscurs et tout banals qu'ils soient — apparemment — sont bien plus nobles, bien plus estimables que ceux qui naissent au gré de la compétition sportive.

Et si j'ai, quant à moi, beaucoup écrit sur le sport, cela n'a jamais été dans l'intention de confondre ou de convaincre les ennemis du sport, ni d'intéresser les apathiques à la «chose» sportive: ni dans le dessein de prouver qu'il existe au moins quelque chose de bien, de propre, dans un monde livré à tous les excès et à tous les enlaidissements. J'aimerais pourtant que le sport fût ce qu'il pourrait être, mais je démythifierai encore le sportif et la sportive, le champion et la championne, parce qu'il le faut. Je m'aperçois ici que, dans mes livres «sportifs», il est beaucoup moins question de muscles que d'esprit !

Mes héros peuvent décevoir, irriter même, j'en conviens, car ils ne correspondent pas aux «types» fortement idéalisés par les journalistes: par exemple un sprinter, ignare, étudiant par protection, très mal noté, mais en qui les journalistes sportifs virent un futur médecin, parce que cela «faisait bien» pour l'opinion ! A tel point que le champion, fortement assuré de son pouvoir physique et de sa popularité, s'en alla trouver son recteur pour lui demander de le pistonner à ses prochains examens. Ah ! Dave James rirait bien si je lui racontais par le menu cette histoire, lui qui, précisément, est un modèle d'homme et d'athlète...

Je ne fais aucune concession à mes personnages, et pourtant je les aime. Je passe parmi eux des heures plus agréables que celles qui s'étirent en compagnie des humains. Et les sportifs que je côtoie dans les compétitions, jeunes et vieux, aiment également mes créatures. Ce sont les faux sportifs, les exégètes de tribunes, les envoyés-spéciaux-des-sports-qu'ils-n'ont-pas-pratiqués qui parfois contestent la vérité humaine de mes pantins.

J'ai d'ailleurs constaté que le sportif vertueux de certains romans dits «sportifs» trouve sa seule et unique correspondance dans ce communiste vertueux à 110 pour cent qui encombre la littérature soviétique. Ce qui rend cette littérature fastidieuse à mon sens, c'est ce nivellement des valeurs au sommet. Les héros centraux ne nourrissent que de bons sentiments, quand ils ne sont pas sublimes. Pas de danger qu'ils changent de couloir !... Il y a autant de supermen dans la littérature sportive à tendance idéaliste qu'il y en a dans la littérature romanesque marxiste. Et c'est bien pourquoi, n'en déplaise à André Stil, le «populisme» subsistera alors que le «réalisme socialiste» a vécu sans avoir rien produit de solide.

Je suis d'ailleurs contre cette étiquette (sportive) que l'on colle sur les romans dans lesquels vivent des personnages ou un personnage qui s'adonne à un sport. Zola, lorsqu'il écrivit «Germinal», fit-il de la littérature «minièr» ? Cette littérature était-elle «ferroviaire» lorsqu'il publia «La Bête Humaine» ?... Et Balzac, fit-il une littérature «bourgeoise» parce qu'il mettait souvent en scène, dans sa «Comédie Humaine», des personnages cossus ?... Et Saint-Exupéry ? Fut-il l'apôtre d'une littérature «aérienne» parce qu'il avait écrit «Vol de Nuit» et «Terre des Hommes» ?

Pierre Frayssinet a considéré le sport comme un des beaux-arts, la performance sportive comme une oeuvre d'art. Et il a eu raison ! Mais, nous le savons en parcourant les musées : si parfaites que soient les oeuvres qu'on y expose et qui font les délices de l'esprit et des sens, ceux qui les conquièrent avec amour, ou bien grâce à une technique infailible, n'en furent pas pour autant des êtres humains dignes d'une admiration inconditionnée. Pourquoi voudrait-on, par exemple, que l'auteur d'un record (qui est au sport ce que le chef-d'oeuvre est à l'art) soit un être totalement exemplaire ? Rembrandt et Praxitèle, s'ils furent des artistes admirables, étaient des gens à mon avis fort antipathiques...

Des héros et des hommes

La critique s'est quelquefois étonnée que les protagonistes de mes romans (qui sont et resteront des sportifs) ne soient pas exempts de ces «défaillances» auxquelles succombent les autres personnages de l'univers romanesque. Les sportifs ne sont pas caparaonnés contre les tentations, contre les sujétions de toute espèce et je pense que ce serait mystifier les lecteurs que de leur donner des ouvrages où tout serait constamment net, propre, ensoleillé : hors de la vie.

La vraie bibliothèque n'est pas rose, écrivit un jour Léon Daudet, et sur ce point, il prêchait souvent l'exemple. Je m'efforce, quant à moi, de raconter simplement des histoires vraisemblables.

Je n'écris pas pour des cérébraux ; je me moque des modes ; et quand j'entreprends un livre, il n'y a en moi aucune préméditation à la grisaille, voire à la noirceur. Je peins les milieux que je fréquente ou que j'ai fréquentés ; je fais parler mes gens comme ils parlent car je les aime trop pour les trahir.

Quant au social, s'il a dans mes livres tant d'importance, c'est que, comme l'a dit Jean-Richard Bloch (5) «L'oeuvre littéraire est un fait social, et il y a du social, et parfois même beaucoup, dans la moindre scène où un personnage réfléchit sur le prix du bifteck».

Le sport, également, est un fait social : il suffit de voir la façon dont il fut accommodé et dont il est encore accommodé dans certains pays. Je ne pourrais me faire son propagandiste, surtout s'agissant du sport français ! Je me contente d'être un acteur assidu, un spectateur impartial, et, le cas échéant, un juge. Je suis d'autant plus sévère que j'ai été déçu ou indigné.

Ce n'est certes pas à moi de juger mes livres. Tout ce que je puis en dire, c'est qu'ils sont honnêtes. Mais il m'est tout de même permis de constater que les bons ouvrages sur le sport sont rares ; particulièrement les romans.

C'est l'idéalisme qui nuit à ce genre littéraire. Et puis, il est nécessaire de le constater, un auteur qui a insuffisamment éprouvé son sujet est obligatoirement incapable de le décrire. Si grand que soit son talent, il échouera : le sport est le thème le plus difficile auquel puisse s'attaquer un écrivain. On peut décrire les intermittences du cœur ; on ne peut imaginer les sensations de l'effort si sa chair, ses muscles, sa tête ne s'en sont pas pénétrés. Et c'est pourquoi, paradoxalement,

certains romans «sportifs» sont si pauvres en description comme en langage ; si chétifs aux endroits où ils devraient palpiter de vie et de couleur !

Si des écrivains comme Robert Dieudonné, Louis-Henri Destel, Marcel Berger, Henri Chabrol, Joseph Jolinon, André Obey, Jean Prévost, Georges Magnane, Gilbert Prouteau ont, en décrivant le sport, touché juste, c'est qu'ils en avaient vécu les joies et subi les tourments. On me dira peut-être : «Et Montherlant ? Ses «Olympiques», son «Paradis à l'Ombre des Epées», c'est tout de même quelque chose !» Ce ne sont, en fait, qu'un vaste exercice de style qui a le sport pour prétexte. Les seules pages vraies sont celles qui furent consacrées à «Mlle de Plémour». Quant à Montherlant «pratiquant», je n'y crois pas et ne suis pas le seul. Que de ratages chez certains auteurs cotés, qui prétendaient se mêler de sport pour le faire entrer dans leur oeuvre. Mais on ne parle pas de sport à l'improviste ! Je pense à Roger Vailland et à son «325 000 francs». Il avait décidé de mettre en scène un coureur cycliste. Pour cela, comme reporter de «L'Humanité» (il était alors membre du Parti communiste), il avait suivi la Course de la Paix. Pour un roman situé en France, est-il nécessaire de faire un détour par Varsovie, Prague et Berlin ? Non : il suffisait à Roger Vailland de suivre des interclubs.

De plus, il faut entrer dans un peloton et y vivre pour décrire une course cycliste. Vailland roulait en voiture et loin des concurrents. Et c'est pourquoi sa course cycliste et son coureur sont ratés. Expérience insuffisante : il est dangereux de quitter l'alcôve pour monter à bicyclette...

«La Ligne Droite», d'Yves Gibeau, est un roman décevant. Je m'en suis expliqué avec l'auteur au cours d'une émission de Jean Durry et Maurice Sarfati, sur France-Culture. Yves Gibeau a reconnu qu'il n'avait pas fait de course à pied. C'est bien pourquoi son Stefan Volker est abstrait.

Certes, il existe un marché de la «littérature sportive» ; quelques éditeurs publient des livres... médiocres : ce sont des journalistes «sportifs» qui dirigent les collections. Elles sont «alimentées» par les manuscrits de journalistes-sportifs-amis-de-celui-qui-dirige.

Quant à l'opinion de la plupart des éditeurs qui ne publient rien sur la question, elle peut se résumer ainsi : «Les romans sportifs ne se vendent pas. Ils manquent de psychologie !»

A ce sujet, qu'il me soit permis de citer une anecdote fort significative d'un étrange état d'esprit :

Au mois d'avril dernier, nous nous sommes rendus en Haute-Vienne, Bernard Clavel, Robert Hervet et moi-même, sur invitation du Dr Pouret, qui organisait à Limoges un débat sur le sport. Durant le voyage, Bernard Clavel, qui avait lu «Les Dernières Foulées» et avait entendu parler de mes précédents ouvrages, me suggéra de les faire rééditer comme les siens en Livre de Poche et me donna l'adresse des éditions «J'ai Lu».

Occupé à maintes tâches, ce fut à la mi-novembre seulement que je me décidai à écrire. La réponse vint, signée du directeur littéraire.

La voici :

Monsieur,
Nous avons pris connaissance avec intérêt de votre lettre.
Notre collection romanesque est essentiellement composée d'études psychologiques (telles les oeuvres de Bernard Clavel) ou d'oeuvres classiques («Madame Bovary», «Tartarin de Tarascon», etc.). Des romans sportifs ne sauraient donc entrer dans ce cadre assez étroit, etc.

Que cette personne n'ait pas jugé utile de me lire, même si je me recommandais d'un Prix Goncourt

(5) «Destin du Théâtre».

qu'elle emploie pourtant pour sa publicité, passe encore, bien que ce soit tout de même surprenant. Mais cette lettre démontre (avec certaines autres que je possède et qui affirment, elles, que le sport n'est pas un «sujet littéraire») que l'opinion retenue par les éditeurs est que les romans sportifs ne peuvent être des études de caractères! (6).

La vérité

Mes «Dernières Foulées» ont très bien... marché, prouvant que les sportifs lisent. Ah! certes, ils sont méfiants. Parce qu'ils savent à quoi s'en tenir, cultivés ou non, sur le style de ces reporters sportifs dont on a fait trop aisément des écrivains. Et cela leur rend la littérature encore plus suspecte!

En 1914, d'après les critiques de l'époque, le roman piétinait. Georges Rozet souhaite l'apparition d'une littérature sportive. Il déclara, dans «Les Fêtes du Muscle», éditées par Grasset, que ce genre littéraire serait valable s'il était constitué de témoignages vécus. Il affirmait que la «littérature érotico-sentimentale, psychologique et pessimiste» serait submergée par une littérature d'action, «et spécialement par cette action musculaire dont les jeunes gens font, dans la réalité, leurs plus chères délices». Il réclamait un enrichissement de la langue que pouvait muscler (c'est son verbe) le langage sportif. Il parlait en guerre contre «Les abstractions trop souvent nuageuses des romans psychologiques». Il ajoutait:

(6) Les Editions Rencontre font exception.

On peut espérer que les écrivains sportifs de demain, par le nombre, la nouveauté et la variété des sensations qu'ils feront entrer — ou rentrer — dans le domaine de la littérature, par l'importance, notamment, qu'ils donneront à l'action et à l'effort physique, au sens musculaire trop peu analysé jusqu'ici, élargiront et enrichiront très heureusement la psycho-physiologie.

Mais Georges Rozet se trompait en souhaitant que cette littérature remontât d'elle-même «à une conception cornélienne de la vie». Il fut entendu, cependant, et des livres parurent.

Faisant le point, en 1930, Lucien Dubech, dans «Où va le Sport?» constatait:

La littérature qu'on fait communément sur le sport ne vaut rien. Une des faiblesses du sport est qu'il n'a pas réussi à intéresser jusqu'ici les parties hautes de l'intelligence.

Il y a eu des progrès depuis. Il y en aura d'autres, mais ce n'est certes pas avec des fadaïses conventionnelles qu'on attirera les lecteurs.

Je reste persuadé que la meilleure façon d'honorer les athlètes est de prouver qu'ils sont avant tout des êtres humains, et non des dieux; et que le sport est moins pour eux un paradis, fût-il à l'ombre des épées, qu'un salubre purgatoire. Les Américains l'ont bien compris, dont les romans (et je pense à l'admirable «K.O.» de Budd Schulberg, surtout) et les films sur le sport sont tous réussis. Parce qu'ils ne craignent jamais la vérité.

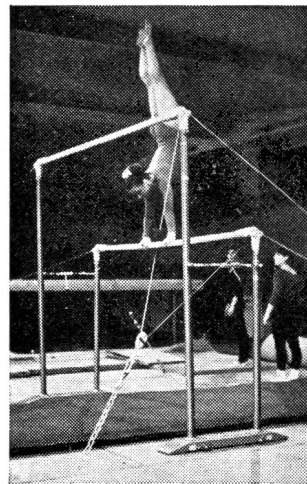
Elle est toujours bonne à dire.



Clichés **moser+co**

Bienne
Rue du Faucon 21

Clichés Photos
Retouches
Dessins



Fabrique d'engins de gymnastique

Alder & Eisenhut AG

8700 Küsnacht-ZH Tél. 051 / 90 09 05
9642 Ebnet-Kappel-SG Tél. 074 / 3 24 24